



Ecologie : d'où vient le terme "anthropocène" ?



L'activité humaine a fait entrer la Terre dans une nouvelle ère géologique, sujette à de nombreuses interprétations.

AFP/Antonio Scorza

Le mot s'est imposé pour décrire la nouvelle ère géologique provoquée par l'activité humaine. Mais scientifiques, intellectuels et militants l'interprètent différemment.

Pour les écologistes engagés, la pandémie du coronavirus aura confirmé ce qu'ils serinent depuis des années à leurs congénères durs d'oreille : l'humanité a sombré corps et âme dans l'ère mauvaise de l'anthropocène. Drôle de mot que ce vocable tiré du grec - *anthropos* (homme) et *kainos* (nouveau) - qui sert aussi bien à baptiser les bars branchés des capitales européennes qu'à faire se chamailler les scientifiques de la partie. Formalisé par le Prix Nobel néerlandais Paul Crutzen en 1995, le terme évoque "l'entrée dans une nouvelle époque géologique, caractérisée par l'empreinte généralisée et irréversible des êtres humains et de leurs activités sur la Terre". Définition sévère mais juste, formulée dans le volumineux *Dictionnaire critique de l'anthropocène* qui vient de paraître aux éditions du CNRS. L'idée que l'homme, tel un Attila fondant sur le globe, ravage sa mère nourricière la terre hantait déjà les pages du célèbre essai *Man and Nature*, publié en 1864 par l'Américain George Perkins Marsh.

Un siècle et demi plus tard, les spécialistes s'écharpent non pas sur la définition du mot mais sur la datation du phénomène. A partir de quand doit-on décréter terminée la période interglaciaire de l'holocène, et entamée cette phase funeste dans laquelle l'humain creuse sa tombe ? Pour certains, l'affaire est vite réglée, puisque

[Visualiser l'article](#)

la question ne se pose pas : les hommes ont impacté et modifié les dynamiques du système terrestre dès leur apparition, avec l'usage du feu, les migrations altérant la mégafaune et la naissance de l'agriculture et de l'élevage. Pour d'autres, le cauchemar débute avec l'invention de la machine à vapeur, en 1784, coup d'envoi de la révolution industrielle.

L'homme, cette force géologique globale

Un consensus s'est néanmoins établi autour d'une période beaucoup plus récente, le début des années 1950, correspondant à la massification de l'usage des engrais et aux explosions des premières bombes atomiques dont les sols gardent les stigmates profonds. De cette époque date ce que les experts nomment "la grande accélération" : hausse des émissions de gaz à effet de serre, augmentation de la température, déforestation, déclin de la biodiversité, etc.

Reste à savoir pourquoi l'homme est devenu cette "force géologique globale", dont parle le météorologue et chimiste Paul Crutzen. Et, là encore, les hypothèses divergent, ce qui n'est évidemment pas sans conséquence sur les solutions qu'on préconisera ensuite pour retenir la nature - et notre espèce - . Selon le récit naturaliste, auquel se rallie une majorité de spécialistes, c'est l'évolution même du genre *Homo*, qui, millénaire après millénaire, nous a conduits à pareille désolation.

Problème : "Cette hypothèse est un peu trop globalisante, estime le géographe Josselin Guyot-Téphany, auteur de l'entrée "Anthropocène" dans le dictionnaire du CNRS. En imputant la responsabilité des mutations observées à toute l'espèce humaine, elle ne permet pas de faire de différences entre l'impact d'une entreprise comme Total, par exemple, et celui des communautés indigènes d'Amazonie. Elle évacue la question des processus économiques et des choix politiques qui ont conduit à la situation actuelle." Voire, elle contribue à minimiser la gravité de la situation actuelle.

Des néologismes alternatifs ont bien été proposés pour démasquer les "vrais coupables" : le capitalisme ("capitalocène"), la technologie ("technocène"), ("thermocène"). Mais la communauté scientifique, à laquelle la couleur militante des dites formules n'a pas échappé, a jugé plus consensuel de n'en retenir aucun.

Transhumanistes et collapsologues

Dans son ouvrage *Face à Gaïa* (La Découverte), le philosophe Bruno Latour souligne combien les termes de "nature" et de "culture", que les penseurs modernistes du XVIIIe siècle ont opposés pour magnifier la puissance de l'esprit humain, sont en réalité les deux faces d'un même concept, inopérant pour comprendre l'hybridation du monde. Ce qui fait dire à certains que la nature inviolée n'a jamais existé que dans les grands mythes cosmologiques, que les changements environnementaux s'inscriraient dans l'ordre des choses, et que rien n'empêcherait de pousser l'entrelacement nature-culture .

A ce récit "postnature" se voulant progressiste répond, en contrepoint, . Pour un Pablo Servigne ou un Yves Cochet, l'anthropocène est au contraire l'expression même de la catastrophe en cours depuis la révolution industrielle, celle de l'effondrement de notre monde. Si l'on ajoute les "éco-marxistes", pour qui le phénomène est une preuve de la contradiction du capitalisme, une constatation s'impose : le terme d'"anthropocène" a quelque peu échappé aux chercheurs en géologie et sciences de la terre.